

Le peuple juif est-il une invention ?

Beaucoup de bruit pour peu de chose

MIREILLE HADAS-LEBEL

Shlomo SAND : *Comment le peuple juif fut inventé ? De la Bible au sionisme.* (Fayard, 2009, 446 pages.)

POURQUOI un historien israélien, connu comme un spécialiste de Georges Sorel et du ^{xx}e siècle, entreprend-il un beau jour de raconter « comment le peuple juif fut inventé » ? La réponse, déjà esquissée dans l'avant-propos, est explicitée dans le dernier chapitre de l'ouvrage intitulé « Politique identitaire en Israël ». L'auteur ne s'estime pas « indenne de toute inclination idéologique » et finit par nommer cette « inclination » le « post-sionisme » qui a pour objectif d'effacer le caractère juif de l'État d'Israël. Il en résulte un long essai polémique ⁽¹⁾ visant à s'opposer à tout un credo historique inspiré à ses yeux par le sionisme et à fournir les éléments d'« une contre-histoire à venir ».

Le sionisme aurait développé une doctrine « essentialiste » du peuple juif, pas très éloignée des théories volkistes de certains théoriciens allemands comme Treitschke, dont les responsables, avant même l'apparition du sionisme politique, seraient à chercher, selon Sand, parmi les historiens juifs du ^{xix}e siècle. Au premier rang de ces « inventeurs » figure Heinrich Graetz, auteur d'une *Geschichte der Juden von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart* (1853-1876) qui fait remonter la notion de peuple juif à la Bible.

Au « mythe » de l'existence d'un peuple dès l'époque biblique s'ajouterait, dans l'argumentaire de Sand, celui de l'exil de ce peuple

(1) N.d.l.r. : Le livre a obtenu, à la grande surprise des historiens, le Prix aujourd'hui. Il est vrai que ce prix n'est pas censé récompenser une œuvre historique ou scientifique, mais une œuvre « journalistique ».

après 70, date de la destruction du second Temple par les Romains à la suite de la révolte de la Judée. Or, soutient avec véhémence Sand, il n'y a jamais eu expulsion de la population juive. La diaspora juive était d'ailleurs très nombreuse bien avant la révolte, ce qui ne peut s'expliquer que par des conversions massives au judaïsme. En sens inverse, des Juifs demeurés en Terre sainte se seraient convertis au christianisme ou à l'islam au fil du temps. Quant aux grandes familles ethniques juives repérables de nos jours, elles proviennent de la conversion d'Arabes au Yémen, de Berbères au Maghreb et dans la péninsule Ibérique, de Khazars à l'est de l'Europe. Vouloir retrouver un patrimoine juif immémorial dans tout cela relèverait ainsi de la pure fantaisie. Peut-on encore oser parler de peuple juif ?

L'origine biblique

Examinons les points soulevés par Sand, et tout d'abord ce qu'il appelle la « mythohistoire biblique » qui a, pour lui, le tort de présenter le peuple d'Israël constitué dès les temps anciens (– ^xe siècle). Il lui oppose les apports de la critique biblique.

La critique biblique a longtemps été une affaire de spécialistes qui, depuis deux siècles, ont rempli les bibliothèques d'ouvrages savants présentant des hypothèses fragmentaires et souvent contradictoires d'un auteur à l'autre, sans vraiment dépasser les cercles érudits. Un tournant s'y est certes produit dans les années 1970 ; c'est d'alors que l'on peut dater le clivage de plus en plus accentué entre Bible et archéologie, que le livre de Finkelstein et Silberman (*The Bible Unearthed*, 2002) a fait découvrir assez tardivement

CRITIQUE DES IDÉES ET DES LIVRES

au grand public. Au demeurant, les thèses de ce livre, qui pourtant remet en cause la royauté unifiée d'Israël au temps de David et Salomon, manquent d'audace aux yeux de Sand : il leur préfère les positions radicales des chercheurs de l'« École de Copenhague » qui fait parler d'elle depuis 1988. Il y est question de l'« ancien Israël » entre guillemets ou du « mythe d'Israël » ; la date de rédaction de la Bible est considérablement abaissée et toute preuve archéologique contraire à cette thèse systématiquement contestée. On en aura compris le parti pris idéologique.

En fait, même si l'historicité de la Bible est très diversement jugée par les biblistes, la Bible n'en est pas moins une réalité culturelle dont l'impact a été et demeure considérable tant dans les cultures juive que chrétienne. Israël n'est pas le seul lieu au monde où la Bible est lue comme un livre où les Hébreux sont vus comme les ancêtres des Juifs. Au fil des siècles, elle a été popularisée non seulement par la religion, mais aussi par la littérature, la peinture, la sculpture, les vitraux, la musique, constituant ainsi un élément majeur du patrimoine culturel européen.

Au-delà du débat légitime sur l'historicité des faits rapportés, la Bible constitue un témoignage irremplaçable sur la façon dont les Juifs, il y a près de vingt-cinq siècles, voyaient déjà leur propre histoire. Elle a tant imprégné les esprits qu'il n'est pas étonnant qu'elle reste un pilier de la conscience nationale en Israël, même chez les laïcs. Il est étrange que Sand, en contestant le lien entre les Hébreux des temps bibliques et les Juifs d'aujourd'hui, fasse prévaloir la pureté génétique sur la filiation culturelle. Viendrait-il à l'idée de quiconque de remettre en cause, à des fins politiques, la continuité historique entre la Grèce d'aujourd'hui et celle de l'Antiquité ? Et pourtant les plus grands doutes sur la continuité génétique des Grecs ont été exprimés dès 1830.

Confusion entre exil et expulsion

À propos de l'exil, Sand, qui semble avoir découvert récemment l'histoire ancienne, se donne beaucoup de mal pour démontrer que les Romains n'ont pas expulsé la population juive locale après la première révolte de Judée (66-70) et même après la seconde (132-135).

De fait, il entretient une surprenante confusion entre exil et expulsion. Or, s'il n'y a pas eu stratégie systématique d'expulsion, du moins une répression violente a-t-elle entraîné des départs, tandis que de nombreux vétérans de l'armée romaine étaient implantés par Rome. Il y a donc certainement eu exil, fût-il partiel, ce qu'indiquent les dizaines de milliers de captifs vendus comme esclaves en 70, dont témoigne Flavius Josèphe, et la nouvelle répartition de la population juive après 135 : la Judée proprement dite est abandonnée au profit de la Galilée où se développent les synagogues et commence à se constituer le Talmud, tandis que Jérusalem, transformée en une ville païenne, Aelia Capitolina, est désormais interdite aux Juifs par décret d'Hadrien et que la Judée est alors débaptisée pour devenir Palestine (pays des Philistins). Étant donné l'importance de la Ville sainte dans l'imaginaire religieux et national, ce seul fait pourrait légitimer le sentiment d'exil, mais il ne fait pas de doute que la diaspora s'est accrue alors de nouveaux apports.

L'exil, depuis la destruction du premier Temple en -586, apparaît dans les textes bibliques comme la punition suprême. À partir du milieu du II^e siècle (et non III^e comme mentionné à la page 188 du livre), certains penseurs chrétiens comme Justin Martyr y voient la punition de la crucifixion de Jésus. Sand croit pouvoir affirmer ironiquement, en reprenant une thèse de son collègue Yuval, que le mythe juif de l'exil n'est qu'une récupération modifiée du mythe chrétien. C'est ignorer toute une littérature de type apocalyptique (II Baruch, IV Esdras) qui a fleuri au lendemain même de la chute du Temple. Comme dans l'Apocalypse de Jean, Rome y était la nouvelle Babylone, car elle avait détruit le Sanctuaire, et puisque Dieu était juste, la catastrophe ne pouvait être que le châtement des péchés d'Israël.

Qu'il y ait eu ou pas expulsion forcée, le malheur était revu dans les mêmes termes que lors de la première destruction du Temple par les Babyloniens en -586. Comme au temps de Jérémie et d'Ezéchiel, c'était l'exil : « Pourquoi as-tu dispersé ton peuple unique parmi la multitude ? », s'exclame le pseudo-Esdras (IV Esdras V, 28) vers l'an 90. Attribuer l'adoption du discours sur l'exil au Talmud de Babylone (IV^e-VI^e siècles) – sans aucune référé-

rence précise au demeurant – est une erreur manifeste, qui entre d'ailleurs en contradiction avec la thèse de l'origine chrétienne. Le thème de l'exil a ensuite pénétré la conscience juive au cours des siècles ; c'est un fait d'histoire des mentalités qui n'est pas sans fondement historique et ne saurait être sous-estimé. À une époque ancienne, la liturgie juive a intégré des formules comme : « À cause de nos péchés nous avons été exilés de notre terre », et cette phrase répétée jour après jour pendant des générations a durablement marqué la *Weltanschauung* juive. Ajoutons que la notion d'« exil-châtiment » impliquait aussi l'espérance du « retour-pardon » et que le modèle de l'exil de Babylone suivi du retour à Sion quelques décennies plus tard a commencé à se profiler au lendemain de 70. Les pionniers de l'histoire juive moderne étaient naturellement encore tributaires d'une telle tradition.

Les conversions au judaïsme

Certes l'existence d'une florissante diaspora juive au début du 1^{er} siècle exclut qu'elle ait été uniquement la conséquence de l'exil ; l'émigration de Judée étant insuffisante à l'expliquer, il faut donc supposer antérieurement à 70 un grand nombre de conversions au judaïsme, ce que confirment les auteurs antiques. Loin d'être occulté, comme le prétend Sand, ce fait a souvent été relevé par des auteurs juifs ou autres pour réfuter la présentation du judaïsme du 1^{er} siècle comme une doctrine légaliste desséchée et sans attrait. Une fois encore, Sand se fait le héraut d'un fait établi depuis longtemps par les historiens de toutes origines, même s'il n'a pas toujours atteint la conscience du grand public. Les écrits sionistes l'auraient bien signalé, mais l'auraient, paraît-il, « mis en veilleuse ». Il ne nous en est donné d'autre preuve que la non-publication de la thèse de l'historien Uriel Rappaport sur les conversions (thèse soutenue en 1965). Ce collègue consulté nous a affirmé ne s'être jamais plaint d'une quelconque censure à Sand – qu'il ne connaît pas – ; s'il a renoncé à publier sa thèse, c'est qu'en ces temps-là il n'y avait pas d'édition savante susceptible de l'accueillir, de sorte qu'il s'est contenté d'en diffuser 200 exemplaires ronéotés. Il a publié bien d'autres ouvrages depuis.

Notons au passage que le développement de Sand sur la diaspora est abordé dans un certain désordre chronologique et comporte souvent des erreurs factuelles : l'« institution de la synagogue » n'est pas née en Babylonie à l'époque du Talmud, mais on en a des traces archéologiques dans l'Égypte lagide dès le III^e siècle avant J.-C. ; les catacombes juives de Rome ne sont pas contemporaines de Cicéron (!), mais très postérieures (II^e-V^e siècles) à la destruction du Temple, et leurs inscriptions très modestes nous renseignent plus sur la fonction des défunts dans leur communauté ou synagogue que sur une prétendue « réussite économique ». En revanche, il est fait une allusion bien trop vague à un texte de Philon cité par Doubnov, qui définit parfaitement les rapports entre Jérusalem et la Diaspora au 1^{er} siècle : « Les Juifs, à cause de leur grand nombre, un seul continent ne saurait les contenir. C'est pourquoi ils émigrent [...] Ils considèrent comme leur métropole la Ville sainte où se trouve le temple sacré du Dieu très-haut, mais ils tiennent pour leurs patries respectives les régions que le sort a données pour séjour à leurs pères, à leurs grands-pères, à leurs arrière-grands-pères et à leurs ancêtres plus lointains encore où ils sont nés et ont été élevés » (*Contre Flaccus* 46).

La seule question qui puisse se poser à propos du prosélytisme juif est celle de Will et Orrieux (*Prosélytisme juif ? Histoire d'une erreur*, Paris, 1992), à savoir : s'agissait-il en diaspora d'un prosélytisme actif (voir Matthieu XXIII, 15 : « Malheur à vous, scribes et pharisiens qui courez les mers pour faire un converti ») ou d'un prosélytisme passif, de simple accueil de prosélytes païens attirés par les croyances et les coutumes juives ? Si Sand voulait par là démontrer que les Juifs ne sont pas une race, il se trompe visiblement d'interlocuteur en s'adressant à ses collègues « sionistes ». Il reconnaît d'ailleurs lui-même que les théoriciens du sionisme, à une exception près, n'avaient aucune conception raciale du peuple juif. Faut-il rappeler que le visiteur du musée de la Diaspora à Tel-Aviv est accueilli par un tableau présentant les types physiques les plus divers de personnes s'affirmant comme juives ? Par une étrange ironie de l'histoire, le courant orthodoxe juif, qui met aujourd'hui des obstacles à la conversion, ignore qu'il a en réalité fait siennes des lois répressives inter-

CRITIQUE DES IDÉES ET DES LIVRES

disant le prosélytisme juif imposées par l'empire byzantin, puis par l'islam.

Sand s'intéresse aussi à un courant centrifuge de conversions qui a certainement existé : bien des Juifs ont dû se convertir au christianisme sous l'empire byzantin ou à l'islam lors de la conquête arabe. S'en tenant à une peinture idyllique de l'expansion de l'islam, il parle seulement de « conflits profonds entre Mahomet et les tribus juives de la péninsule Arabique – dont l'une fut même expulsée à Jéricho », et omet soigneusement le massacre de tous les hommes de la tribu juive des Bani Qurayza et la réduction en esclavage de leurs femmes et leurs enfants ; en outre, dès le calife Omar, il fut interdit de pratiquer dans le Hedjaz toute autre religion que l'islam, de sorte que chrétiens et juifs d'Arabie durent se convertir.

Plus intéressant pour le propos de Sand : l'origine des Arabes de Palestine. La fin de la construction de synagogues constatée après la conquête arabe ne viendrait-elle pas de ce que les Juifs subsistant en Terre sainte se seraient convertis à l'islam ? Sand rappelle que telle était, selon nombre d'auteurs sionistes, l'origine des fellahs autochtones avec lesquels ils voulaient renouer un lien historique, une idée défendue par Ben Gourion et par Itzhak Ben Zvi, deuxième président de l'État d'Israël, dans un espoir quelque peu naïf de fraternisation. Certes, cette thèse pouvait paraître incompatible avec celle de l'exil, mais la contradiction apparente mérite-t-elle tant d'ironie ? À la fin du VI^e siècle avant J.-C., les exilés de retour de Babylone retrouvèrent autour de Jérusalem des paysans judéens en voie d'assimilation aux populations environnantes : il y avait eu à la fois continuité d'une présence et exil. Peut-on exclure qu'un tel schéma ait influencé des lecteurs modernes de la Bible et faut-il voir partout un sombre calcul de « la pensée sioniste » ? En l'occurrence, si les fellahs locaux avaient été déclarés par les « sionistes » d'une essence ethnique totalement différente, de bons esprits n'auraient pas manqué de crier au racisme.

De prétendues révélations

Le chapitre IV, intitulé « Lieux de silence. À la recherche du temps (juif) perdu », repré-

sente le dernier thème d'investigation historique de l'ouvrage, avant le pamphlet politique du chapitre V dont nous laissons la responsabilité à son auteur. Il est censé comporter des révélations dérangeantes et inouïes.

1) Il a existé au sud de la péninsule Arabique, aux V^e et VI^e siècles, un royaume judaïsant, celui de Himyar dont les Juifs yéménites constitueraient les derniers vestiges. Ce fait, déjà signalé par Graetz, Doubnov et Baron, que Sand critique par ailleurs, n'aurait par la suite intéressé que quelques « historiens spécialisés dans l'étude des Juifs des pays musulmans ».

Comment en être surpris ? Ne faut-il pas avoir accès aux documents et aux fouilles archéologiques dans cette région reculée aujourd'hui fermée aux chercheurs israéliens ? Que des historiens comme Hirschberg aient émis l'hypothèse d'une arrivée de Judéens ou de Juifs de Babylone pour expliquer la présence du judaïsme dans ces régions, est-ce là le signe d'un « ethnocentrisme » coupable ? Le fait qu'une rue de Jérusalem porte le nom du roi himyarite Du-Nuwas (note 2, p. 280) n'est-il pas la preuve même qu'il n'y a pas volonté d'occultation systématique ?

2) Les Juifs d'Afrique du Nord seraient « les descendants de Berbères convertis et d'Arabes judaïsants qui accompagnèrent les armées de l'islam ». Sur les Berbères, Sand serait étonné d'apprendre à quel point cette thèse est répandue parmi les Juifs d'Afrique du Nord eux-mêmes (notamment à cause de la mythique figure de la Kahéna), comme le montre André Chouraqui.

Quant aux « Arabes judaïsants » escortant de farouches conquérants musulmans, il nous permettra d'être dubitatifs. Après avoir asséné un résumé plus qu'approximatif du soulèvement des Juifs de Cyrénaïque en 115-117 et quelques citations talmudiques sorties de leur contexte et sans références précises, Sand reprend à son compte, semble-t-il, de vieilles théories défendues notamment par le polygraphe (sioniste !) Nahum Slouschz. Alors que les Phéniciens répandaient le culte de Baal dans le royaume d'Israël au temps de Jézabel, il faudrait croire que des Juifs, arrivés on ne sait comment, auraient converti les Puniens issus des Phéniciens à Carthage ! En fait, les seuls témoignages sûrs qui peuvent

être cités – témoignage des pères de l'Église, nécropole de Gammarth, synagogue d'Ham-mam Lif – sont tous postérieurs au II^e siècle après J.-C.

La question reste ouverte de savoir pourquoi les Berbères christianisés ont moins bien résisté à l'islam que les Berbères judaïsés. Le judaïsme ibérique déjà existant aurait été nourri d'un apport de Berbères juifs du Maghreb, pourquoi pas ? Mais Sand omet de dire que c'est l'invasion des fanatiques berbères almohades au début du XII^e siècle qui a porté les premiers coups aux communautés juives d'Espagne et contraint la famille du jeune Maïmonide à s'exiler de Cordoue.

3) La thèse de l'origine khazare des Juifs dit « achkénazes » qui conclut ce chapitre a bien évidemment la faveur de Sand. La conversion du royaume khazar au X^e siècle, dont le poète et philosophe juif espagnol Juda Halévi s'est fait l'écho dans son fameux *Kuzari* au XII^e siècle, a pu être considérée par certains critiques comme une fable apologétique. C'est à ce titre que son historicité a pu être controversée, et certainement pas en raison de considérations « ethniques ». L'intérêt du public israélien pour les Khazars aurait, nous dit-on, fini par « quasiment disparaître avec la mise en place et la consolidation des mécanismes de mémoire officielle de l'État d'Israël après la première décennie de son existence ». Or, Sand nous en administre la preuve inverse en rappelant que le reporter le plus connu de la télévision israélienne a produit une série documentaire projetée en 1997 sur la première chaîne. Que valent les ouvrages d'érudition face à cette publicité ? Au demeurant, le *Kuzari* est au programme des écoles secondaires israéliennes. Il est vrai qu'il ne s'est pas trouvé depuis Pollack, auteur de *Kazarie. Histoire d'un royaume juif en Europe* (Jérusalem, 1944 et 1951), d'auteur réunissant les très vastes compétences nécessaires pour traiter sérieusement du sujet. Sand aurait pu toutefois citer son collègue arabisant Moshé Gil, qui a sans doute le tort à ses yeux de relever que l'histoire de la conversion des Khazars remonte à des sources arabes peu fiables, d'ailleurs accueillies avec enthousiasme par les Juifs de l'Espagne médiévale.

La thèse khazare semble si chère aux yeux de Sand qu'il récuse même la possibilité que les Juifs d'Europe de l'Est viennent, au moins en partie, d'Allemagne occidentale. Son seul

argument repose sur les théories linguistiques fantaisistes de son collègue de Tel-Aviv, Paul Wexler, qui soutient, contre l'ensemble du monde savant et contre l'évidence même, que le yiddish a une base slave et non germanique, alors qu'il comprend 80 % de moyen haut allemand et même un petit contingent de termes d'ancien français, sans parler bien entendu de termes hébreux et araméens.

Le peuple juif

D'ailleurs l'auteur répond-il à la question posée : « Comment le peuple juif fut inventé ? », ou réussit-il seulement à démontrer que les Juifs ne constituent pas une race, ce que ces derniers, à commencer par les théoriciens du sionisme, savaient déjà ? La question de la définition d'une notion aussi fuyante que celle de peuple reste ouverte. Dans celles qui sont exposées au premier chapitre, Sand récuse tout particulièrement celle d'Anthony Smith définissant un *ethnos* par quatre traits caractéristiques : « le sentiment d'une origine commune au groupe, la conscience d'une histoire unique et la croyance en une destinée commune, la présence d'un ou de plusieurs traits culturels collectifs spécifiques et enfin le sentiment d'une solidarité collective singulière » (p. 47). La raison de ce rejet serait que cette définition « tend une planche de salut aux historiens sionistes ». Et quand bien même ? Dans cette définition, on n'est pas très loin en fait du fameux « Qu'est-ce qu'une nation ? » de Renan qui, en 1882, défendait contre les théories volkistes allemandes l'idée d'« une âme », d'« un principe spirituel » qui trouve son double fondement dans « un legs de souvenirs » et dans « le désir de vivre ensemble, la volonté de faire valoir l'héritage ».

Certes, tous les Juifs d'aujourd'hui ne mènent pas « une vie commune », ils ne revendiquent pas nécessairement non plus l'appartenance à un « peuple juif ». La difficulté de la définition n'empêche pas pour autant l'existence d'un sentiment partagé par beaucoup, même s'il faut en faire un cas à part, comme le suggérait Raymond Aron : « Si peuple juif il y a, il n'existe pas d'autre peuple du même type que lui. » Déjà dans l'Antiquité, en embrassant le judaïsme, le converti adoptait non seulement une religion mais

CRITIQUE DES IDÉES ET DES LIVRES

aussi un peuple, suivant la formule de la première femme convertie mentionnée dans la Bible, Ruth la Moabite : « Ton peuple sera mon peuple, ton dieu sera mon dieu. » Encore de nos jours, un converti est « fils ou fille d'Abraham et Sarah », ce qui est une façon de dire que ses origines réelles n'ont pas à lui être rappelées, une fois qu'il est intégré au sein de la communauté juive. La religion – même si cette dimension n'est plus pleinement vécue par tous –, des références culturelles communes, des persécutions d'une durée et d'une ampleur exceptionnelles ont façonné une conscience collective que l'on peut, si l'on veut, appeler celle d'un « peuple ». Et si cette conscience comporte quelques mythes, diffère-t-elle en cela de celle des autres peuples ?

Le parti pris de l'auteur

Sur toutes les questions évoquées, Sand soupçonne ses collègues israéliens de noirs desseins idéologiques afin de dissimuler des vérités gênantes. Un examen plus attentif de la littérature universitaire devrait pourtant le rassurer : cela fait des décennies que les spécialistes d'histoire ancienne et médiévale enseignent – mais avec les nuances et les

débats requis par une matière aussi complexe – ce qu'il prétend faire découvrir. Au-delà des faiblesses de l'argumentation, de l'utilisation biaisée des faits et du mépris affiché pour l'histoire des mentalités, qui est pourtant l'une des conquêtes de l'historiographie contemporaine, le ton choisi est révélateur du parti pris de l'auteur : accrédiiter un complot imaginaire, transformer en révélations des faits désormais connus d'un public moyennement cultivé, incriminer des historiens du XIX^e siècle au nom des conclusions d'historiens contemporains, tout cela relève d'une polémique inutile. En prétendant traquer l'influence de l'idéologie sur la science, Sand tombe précisément dans le travers qu'il veut dénoncer.

Une fois démystifiées les révélations d'un tel ouvrage, on reste confondu qu'un jury français ait jugé bon de lui attribuer un prix. Cela montre combien il est aisé d'éblouir un public peu informé par un étalage de connaissances de seconde ou troisième main, combien il est payant de se faire passer pour un dissident d'un pays prétendument « ultranationaliste », combien l'espoir légitime de rechercher une solution de paix à l'un des conflits les plus médiatisés de la planète peut en définitive abuser les bonnes consciences.